

1

tricides de ses héros, soumis à la loi sévère des montagnes. — M. Pierre Mille, dont « Les Arts et le Livre » éditent dans leur collection « Pour la joie de nos enfants » Un *Barnavaux, soldat de France*, publie d'autre part (à la Librairie Valois) un bien curieux et bien attrayant recueil de contes ou de nouvelles : *Le singe et la petite fille*. Les meilleures qualités de celui qu'on a appelé le Kipling français se retrouvent dans ce volume qui nous promène sous tous les climats et semble parfumé de toutes les odeurs de la terre. Je recommande, en particulier, *Hanoumane*, l'histoire d'une gamine qui se jette à la mer pour punir ses parents d'une injustice ; *Une petite feuille*, où il est tragiquement question de la sorcellerie africaine ; *Le sac*, où nous retrouvons notre ami Barnavaux, et *Celle qui ne put faire autrement*, qui rappelle un peu *Boule-de-Suif*. — A ceux qui mettraient en doute quelles ambitions patriotiques ou nationalistes inspire la fureur de prosélytisme des Soviets, je conseille de lire *Le chef de l'armée rouge* (Fasquelle), de M. Pierre Fervacque. Ce livre, d'impressions vécues, illustre la théorie de M. Ernest Seillière, relative au caractère impérialiste de toute mystique. Le portrait que trace M. Fervacque de Mikail Toukatchevski, le généralissime des forces communistes russes, est fort instructif. Il a de l'accent, en outre. — Une suite de bonnes nouvelles composent le recueil dû à la collaboration de M. G. et de Mlle J.-C. Saint-Yves, et intitulé *Contes cruels de la Steppe* (Flammarion). La réalité a inspiré ces nouvelles qui se passent en Russie d'Asie, au temps des Czars, et dont le fanatisme, l'ivrognerie, l'érotisme, l'ardeur guerrière et la cruauté sont tour à tour les thèmes. Une verve drue les anime et en rend agréable la lecture. — *Les esclaves de Méquinez* par M^{me} Nancy George (Editions du Monde Moderne) nous transportent dans l'Empire du Maroc à la fin du xvii^e siècle et au commencement du xviii^e pour nous conter l'histoire d'une captive, bien entendu. Il y a du charme dans sa peinture de l'ancienne Méquinez.

JOHN CHARPENTIER.

THÉÂTRE

Une lettre de M. André Gide. — *Œdipe et le Sphinx* ; 3 actes de Joséphin Péladan, chez les Comédiens de la Croix-Nivert. — *En bordée* ; 3 actes de MM. Pierre Veber et André Heuzé, à la Scala.

A propos de certains des sujets que j'ai traités ici, **une lettre de M. André Gide** m'a apporté quelques remontrances. Remontrances fort cordiales et des plus intéressantes :

Mon cher vitrioleur, je voudrais pouvoir louer tous vos articles ; vous savez quelles amicales raisons m'en empêchent ; je voudrais qu'il n'y eût que celles-ci, mais il y en a d'autres. Laissons de côté vos atta-

75 Mars 1928

A. Rouveyre

ques contre Copeau et Valéry ; parlons de votre article sur *Hamlet*. J'ai traduit, vous le savez peut-être, le premier acte d'*Hamlet*. Ce seul acte m'a donné plus de mal que les cinq actes d'*Antoine et Cléopâtre*. Je suis extrêmement satisfait de ma traduction partielle, la considère immodestement comme excellente, la seule qui poétiquement ne trahisse pas un style atrocement difficile (la traduction de Schwob est un monstre ridicule), mais elle m'a tant pris de temps que j'ai renoncé à pousser plus loin. Je ne pouvais consentir à me laisser manger davantage ; mais ce n'est pas là la seule raison. L'autre raison, la vraie, c'est que mon admiration défailait sans cesse (ce qui, pas un seul instant, n'advint avec *Antoine*). Plus j'étudiais le texte, plus il me paraissait inadmissible d'y voir partout uniquement le grand Will, plus j'y faisais les retouches, les rapiécages.

Bref, l'impression que j'avais depuis longtemps se confirmait, que *Hamlet*, la plus surprenante et inquiétante, la plus moderne des pièces de Shakespeare, était loin d'être la plus parfaite, ni même une des plus belles et ne pouvait se ranger à côté d'*Othello*, d'*Antoine et Cléopâtre*, de *Macbeth*, etc. La découverte récente de manuscrits qui laissent entrevoir combien cette pièce, au cours des représentations, avait été remaniée, est venue justifier mes appréhensions. Comment voulez-vous, dès lors, que je vous approuve lorsque vous vous servez de deux vers, très probablement rajoutés pour autoriser la barbe d'un cabot poilu, de deux vers des plus médiocres, pour accabler un brave garçon (que vous me permettez bien de défendre puisqu'il n'est pas de mes amis) qui n'a peut-être pas beaucoup de moyens, mais dont le zèle et la dévotion ne m'en paraissent que plus admirables. Novelli également nous présentait un *Hamlet* glabre, et bien d'autres, et Sarah Bernhardt... vous le savez. Il semble à vous lire que Pitoëff seul... Certes, il me plaît qu'aucun sentiment de pitié ne vous retienne ni n'incline votre jugement d'artiste extraordinairement perspicace (notre monde littéraire est tout pourri de complaisances), mais ici c'est le besoin de blesser qui vous emporte ; je vous consens cruel (il y a de la beauté dans votre atrocité sensible), mais je souffre parfois de votre hargne, autant par affection pour vous que pour celui que vous mordez.

.....

Pour ce qui est de Valéry, il va sans dire que vos flèches ne s'égareront pas, comme celles des autres. Vous êtes « dans la ligne » ; si vous manquez le but, c'est en le dépassant.

Apollinaire et Valéry sont aux deux extrémités de leur art ; le premier aussi musicien que l'autre théoricien, mathématicien ou astronome. Ce qui me déplait (et le mot n'est pas assez fort) dans vos attaques, c'est qu'elles se donnent l'air de surprendre Valéry, qui jamais

vois pas en quoi ils sont « des plus médiocres ». Ne disent-ils pas aussi bien que possible ce qu'ils veulent dire ? « Suis-je un lâche ? — qui veut m'appeler un vilain ? qui veut me frapper au travers du visage ? qui veut m'arracher la barbe et me la jeter à la face ? (2) »

Mais laissons la question de texte. Comment supposer, en ces temps héroïques, un prince, un guerrier, qui se serait fait la figure glabre d'un *clergyman* ? (Et, sans que je prétende à fixer exactement son âge, Hamlet a évidemment celui de la barbe ; ce n'est pas un adolescent, mais un jeune homme.) Être privé de la barbe — apanage de la virilité, de la force — on a généralement considéré, jusqu'aux temps de décadence, que c'était efféminé, et même ignominieux. D'ailleurs, sans recherches érudites et en consultant tout bonnement une *Encyclopédie*, j'ai vu que les Germains du moyen âge, sans ignorer le rasoir, portaient tout au moins la barbe fourchue et les moustaches.

Sur la question Valéry, M. André Gide, qui est son grand ami, est qualifié mieux que quiconque pour nous informer. Comme il le fait est un délice. Il ne me paraît pas que l'on puisse mieux le peindre. Je ferai seulement cette légère réserve que M. André Gide est tout à fait mal venu à me comparer, lorsque j'examine M. Valéry, à un spectateur auquel il prête une attitude et un accent grossiers. Volontiers je lui rappellerai à ce propos ce qu'il m'écrivit après que j'eus publié mon étude sur lui-même :

L'écartement de la distance accentue les reliefs et les ombres ; et combien je vous sais gré aujourd'hui de cette brutalité, de cette absence de « ménagements » habituels, qui d'abord pouvait paraître presque blessante, mais qui fait la vraie valeur de votre étude et la u... a, ce me semble, à l'abri de la décomposition où sombreront les complaisances, les fadeurs déjà à demi pourries. Certainement vous m'avez aidé à prendre conscience de moi — ce qui, passé 55 ans, n'est plus dangereux, mais profitable.

L'énergie que j'ai employée pour décrire André Gide est la même qui m'a servi pour reconnaître Paul Valéry. Elle a trouvé et montré celui-là positif, celui-ci négatif : voilà tout.

En tout cas, tout ce dont M. Gide parle M. Valéry : *la mathématique, l'astronomie, la froideur voulue ou non, n'est-ce*

(2) Am I a coward ? Who calls me villain ? Breaks my pate across ? Plucks off my beard, and blows it in my face ?

pas la négation de toute poésie ? Au surplus, les mathématiques et l'astronomie ont la *précision*, une qualité que l'on ne peut certainement pas reconnaître à Valéry.

Gide fait allusion à un rapprochement que j'ai esquissé ailleurs entre Apollinaire et M. Valéry, pour la confusion du second. Même auprès de poètes encore vivants : Jammes, Vielé-Griffin, Paul Fort, que valent le nom et les pénibles exercices de M. Valéry ? Car enfin, nous sommes parfaitement d'accord, M. Gide et moi : ce que fait M. Valéry est une dérision, une turlupinade, une parodie, une mystification : avec les moyens éprouvés des poètes authentiques, lui veut, selon M. Gide, nous émouvoir en se sachant parfaitement aride. Et c'est à cela qu'il sue. S'il l'avoue, nous sommes d'accord. Mais si, comme l'affirme Gide, M. Valéry prétend dire : « Je peux à volonté, sans être ému, vous émouvoir, j'ai mes *charmes* », nous lui répondrons, nous lui avons répondu : Vous avez « vos charmes », mais ce sont charmes de maquillé. Quant à nous émouvoir ? Cela non. Et même les quelques feuilletonnistes qui couronnent de roses votre narcissisme impuissant ne sauraient prétendre qu'ils l'auraient par vous jamais été. Il est certes louable d'avoir « pour mission » de montrer par son propre exemple « l'inanité du travail littéraire » ; mais si démonstratif en cela que soit M. Valéry, on peut bien dire, en vérité, que c'est là misérable « mission ». Quel poète authentique pourrait jamais consacrer sa vie à telle palinodie ? et sur la poésie même !

Allons, cet impudent coquet est manifestement surfait.

Ma petite notice du 15 août, je ne l'ai écrite, dans cette rubrique, qu'à cause de la *Comédie* que tout cela me paraissait être. J'y disais que M. Valéry est un acrobate de foire, soulevant avec effort des poids truqués. M. Gide le voit plutôt comme « un prestidigitateur ahurissant ». Disons, bonnement, que ce n'est pas le grand poète que la critique publicitaire a prétendu. Et que, par exemple, auprès d'Apollinaire, du « miracle d'Apollinaire », comme écrit Gide, il n'est qu'un nain.

§

~~**Œdipe et le Sphinx.** — Dans cette pièce, représentée au théâtre antique d'Orange en 1903, Péladan donne une sorte de prélude à l'*Œdipe Roi* de Sophocle. Zèle très superflu. Au fait,~~

André Gide